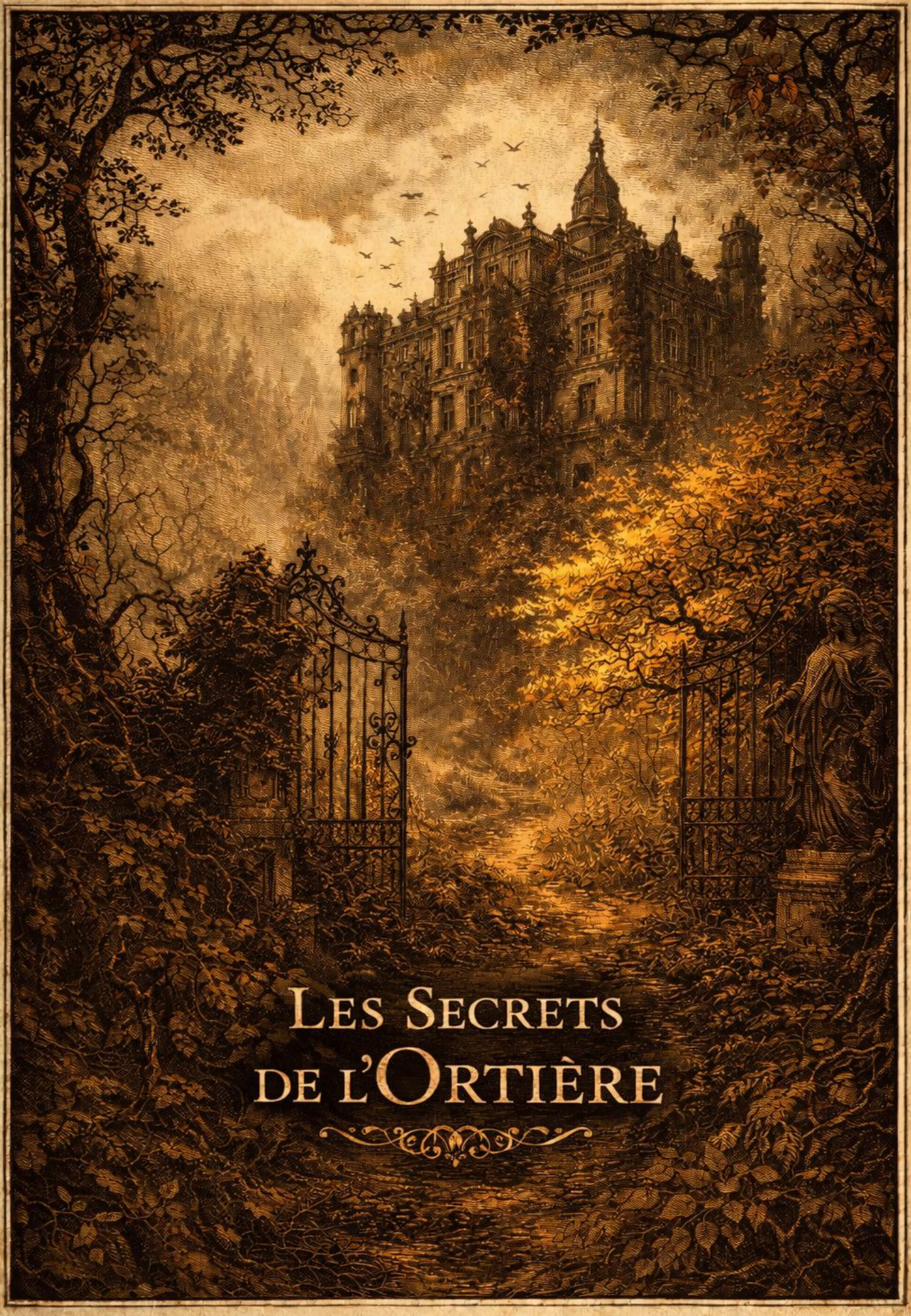

Les Secrets
de l'Ortière

Chapitre I

Le seuil de l'Ortière

« Du temps passé, un incomparable
silence est né. »

ÉLUARD, *Les Nécessités de la vie*

Le manoir de l'Ortière n'était pas abandonné : il nous attendait. Mais aucun de nous n'était préparé.

Au cœur de la forêt dense, là où les oiseaux ne chantent plus, reposait une demeure oubliée. Devant les grilles envahies de lierre, dans l'euphorie du moment, nous avions ri.

Le portail s'ouvrit dans un long grincement.

Nous empruntâmes la sinueuse allée de marbre, presque engloutie par la végétation. Devant nous, se tenait silencieusement le vieux manoir, discordant dans ses proportions, comme s'il avait été assemblé plutôt que construit. Les toits, sombres et abrupts, semblaient appartenir à une époque plus austère. Ce caractère gothique détonnait avec le formalisme classique de la chancelante façade, qui pliait sous le poids des années. Aux extrémités, d'anciennes tours d'une impressionnante régularité instauraient un ordre tardif et une stabilité précaire à cet enchevêtrement de formes incohérentes.

Rien ne s'accordait. L'ensemble était instable, mais il persistait, comme si l'édifice cherchait une forme d'harmonie dans ce chaos de pierres.

Aucun de nous ne repartit vraiment de ce lieu.

Nous étions cinq. Nous étions jeunes. Intrépides. Convaincus de tout savoir. Nous avions tort : certains secrets méritent d'être à jamais laissés dans l'ombre.

Lentement altérés par le temps, les souvenirs sont voués à la disparition. La mémoire défaillante se trouble et se fragmente jusqu'à laisser place aux ressentis. De l'expérience vécue ne subsistent alors que des impressions, incertaines. C'est ainsi que naissent les légendes : d'une réalité subjective, de quelques fragments épars.

Alors, il faut revenir au commencement.

C'était un doux soir d'été. L'air était moite au bord du ruisseau. L'humidité collait à mes vêtements et semblait former comme une seconde peau. L'eau s'écoulait sans un bruit. Chacun de mes pas s'étouffait dans l'épaisse végétation qui m'entourait. À croire que la forêt refusait de laisser s'échapper le moindre écho, comme pour cacher toute trace de vie.

Je m'étais éloigné des sentiers battus. Pas par nécessité, mais par pur instinct. Ici, les chemins n'apparaissaient plus sur aucune carte. Ils n'étaient plus tracés. Ou peut-être l'avaient-ils été avant que la nature ne reprenne ses droits ?

Je marchais lentement, m'enfonçant plus loin à travers les branches aiguisées et les ronces impitoyables, qui tiraient avec insistance sur le tissu de ma veste déjà bien malmenée. Les racines affleuraient à la surface et manquaient de me faire trébucher, comme pour dissuader toute progression. Les bruits inquiétants des bêtes apeurées semblaient m'avertir d'un danger proche. Ou bien était-ce moi qu'elles fuyaient ?

Cet ensemble formait un cadre peu accueillant, mais loin d'être hostile.

La forêt ne jugeait pas. Elle se contentait d'exister, cruelle et juste à la fois.

À travers les arbres et l'épaisse végétation, je distinguais difficilement les lueurs d'un coucher de soleil.

Le soleil éclairait la vallée de sa teinte orangée. Si bien qu'au loin, la forêt semblait s'embraser. Le peu de lumière qui filtrait à travers l'épais feuillage révélait une souche éventrée çà et là, les traces discrètes du passage d'une bête, un tapis de feuilles mortes, jaunies par le temps.

C'était un lieu d'enchantement, d'un calme trompeur toutefois. Il y avait, dans cette apparente immobilité, quelque chose de profondément vivant.

Le Périgord regorgeait de ces espaces oubliés, où la nature ne se contentait pas de recouvrir : elle engloutissait tout, faisait disparaître les pierres et les noms. Ces vestiges du passé finissaient dans une matière sombre et humide. Combien d'histoires troublantes sont-elles enterrées ici ? Reste-t-il seulement des témoins ?

Perdu dans mes pensées, je le sentais s'approcher. Au fur et à mesure que j'avançais, je le distinguais nettement à travers les branches. D'abord une anomalie dans le paysage. Puis une ligne trop droite.

On ne le voyait pas encore parfaitement, mais son aspect difforme et sa charpente effondrée dépassaient légèrement du haut des arbres.

De son trône émergeant à peine des plus hautes branches, le sinistre manoir régnait d'une sombre présence sur le royaume sauvage de la forêt. Quels mystères ce tas de pierres renfermait-il ?

Je devais absolument partager ma découverte. Garder ce lieu secret serait une honte.

Le soir même, je décidai alors de rebrousser chemin et d'en parler aux autres.

À nous cinq, nous formions un ensemble harmonieux. Cohérent. Chacun apportait sa certitude, sa méthode, son regard. Notre complémentarité nous permettait de comprendre, d'interpréter et de maîtriser les éléments. Mais nous nous trompions.

Nous pensions que le monde n'avait pas de secrets ou, du moins, qu'il suffisait de les découvrir par la logique. Nous ne croyions en rien d'autre que la Science.

Jusqu'à ce jour d'octobre, alors en plein automne.

La nature déjà décadente témoignait de l'hiver rude qui approchait.

Depuis la fenêtre de la bibliothèque universitaire, j'observais silencieusement les nuages dériver, poussés par un vent que je ne sentais pas. Le bâtiment, un bloc compact et sans grâce, portait les marques d'une architecture fonctionnelle des années soixante : lignes rigides, béton terni par les intempéries, façades simples sans ornements. Rien, dans cette médiocre banalité, ne prêtait à la contemplation. Pourtant, j'y revenais souvent.

En cette fin d'après-midi, les vieilles chaudières, assoupies depuis l'été, s'éveillaient lentement dans les méandres des sous-sols du bâtiment. Leur grondement sourd, régulier, avait imposé un rythme presque berçant, couvrant à peine le froissement de pages, les respirations lentes et les stylos glissant sans conviction sur le papier.

Une torpeur studieuse s'était installée.

Tout le monde ici semblait occupé par un avenir encore abstrait, trop lointain pour être pleinement saisi. Tous poursuivaient quelque chose : une réussite, une échéance, une quelconque forme de récompense. On lisait. On s'absorbait dans d'interminables pages que l'on ne comprenait pas tout à fait. Parfois, un rire discret traversait l'atmosphère feutrée de la salle. Un objet tombait, un sac se fermait dans un froissement étouffé. Dans son apparente austérité, cet endroit regorgeait pourtant d'une étonnante présence humaine. Combien ici travaillaient pour échapper à quelque chose, plutôt que pour l'atteindre ?

Et parmi tous ces visages penchés sur leurs livres, lesquels verraient réellement leurs ambitions se concrétiser ?

Nous ne savons jamais à quelles aspirations répond l'étranger à côté de nous.

Quant à moi, je ne travaillais plus vraiment. Depuis deux mois, mes pensées dérivaient ailleurs, toujours vers cette demeure isolée enfouie au milieu de la forêt. Peu à peu, la simple curiosité avait cédé sa place à une obsession tenace. Mes révisions, lentement absorbées, disparaissaient dans son sillage. Il me fallait comprendre. Le lieu n'apparaissait sur aucune carte. Les archives demeuraient muettes. Les journaux de l'époque n'en portaient aucune trace. Plus j'avançais, plus le mystère semblait s'épaissir.

Je ne parvenais pas à me défaire de l'emprise que ce manoir, entrevu dans la forêt, exerçait sur moi.

Je détournai finalement le regard de la fenêtre. Cette fois, je n'allais pas rester.

À ma sortie, la lune était déjà haute. J'étais en retard – une habitude devenue familière depuis que mes recherches sur le manoir avaient pris le pas sur tout le reste.

Dehors, l'air s'était durci. Plus froid, vif. Une légère brise me remonta brièvement le long de l'échine. Je pressai le pas pour rejoindre les autres, réfugiés dans la chaleur, et traversai le campus au pas de course.

Victor avait organisé une petite soirée dans son appartement, à quelques minutes à pied de l'université.

Les rues familières se répétaient sans fin, comme figées dans une même séquence. Les façades se succédaient jusqu'à l'effacement, alignées dans une régularité presque lassante, où l'individualité ne trouvait plus sa place. Tandis que je longeais le grand boulevard, écrasé par l'uniformité des immeubles du XIXe, mon esprit dériva malgré moi vers le souvenir de notre rencontre.

C'était lors d'une soirée d'intégration, au début de ma première année. Un de ces moments confus où les visages se succèdent sans jamais vraiment s'imprimer. Le sien, pourtant, était resté.

Je ne me souviens pas de ce qu'il disait. Seulement de sa façon de regarder autour de lui. Pas les gens. Les issues. Les angles morts. Comme si la pièce cachait d'invisibles secrets, pour nous autres. Plus tard, j'ai compris qu'il connaissait la ville autrement.

Il parlait de lieux mystérieux dont je n'avais jamais entendu parler. Des cafés sans enseigne, dissimulés dans des rues que je pensais connaître. Des passages trop étroits pour que l'on s'y aventure par hasard. Et parfois, sans vraiment insister, il évoquait des bâtiments abandonnés, sans jamais dire comment il y entrait.

Le plus surprenant chez lui était le reste.

Je le croisais souvent, le soir, à la bibliothèque. Toujours assis à la même place. Entouré de livres ouverts, annotés avec une écriture serrée. Il travaillait longtemps. Sans pause visible. Sans effort apparent.

Je finis soudain par ralentir. J'étais arrivé.

Vu de l'extérieur, l'immeuble, une masse étroite et sans relief, passait inaperçu. Rien ne distinguait vraiment cet endroit, sinon une impression diffuse d'étroitesse qu'il dégageait, comme si l'espace lui-même s'y trouvait contraint.

Je sonnai. La porte s'ouvrit presque aussitôt.

Ce fut Louise qui m'accueillit. Elle me regarda sans un mot, les yeux fixes, d'un bleu trop pâle. Il n'y avait, dans sa posture, ni hostilité, ni accueil. Seulement cette attention particulière, comme si quelque chose devait se confirmer.

« Tu es en retard. »

Sa voix était d'une froide neutralité.

Puis, sans transition, son expression fermée céda la place à un léger sourire, furtif, comme s'il n'était pas destiné à être vu. Je franchis maladroitement le seuil. En passant devant elle, je sentis un instant son regard s'attarder dans mon dos.

À l'intérieur, les autres parlaient déjà.

Plus tard, dans l'ambiance feutrée de cette soirée, je leur montrai mes recherches. Les notes griffonnées sur mon carnet, les cartes incomplètes, les mentions incertaines. Je n'avais aucune certitude. Pas une seule information vérifiable. Et pourtant, je continuai.

Je leur parlai du manoir.

Encore.

Ils écoutèrent.

Encore.

Ce n'est qu'après que je compris : ce n'était pas la première fois qu'ils m'entendaient parler de cette histoire. Mais c'était la première fois qu'elle les atteignait.

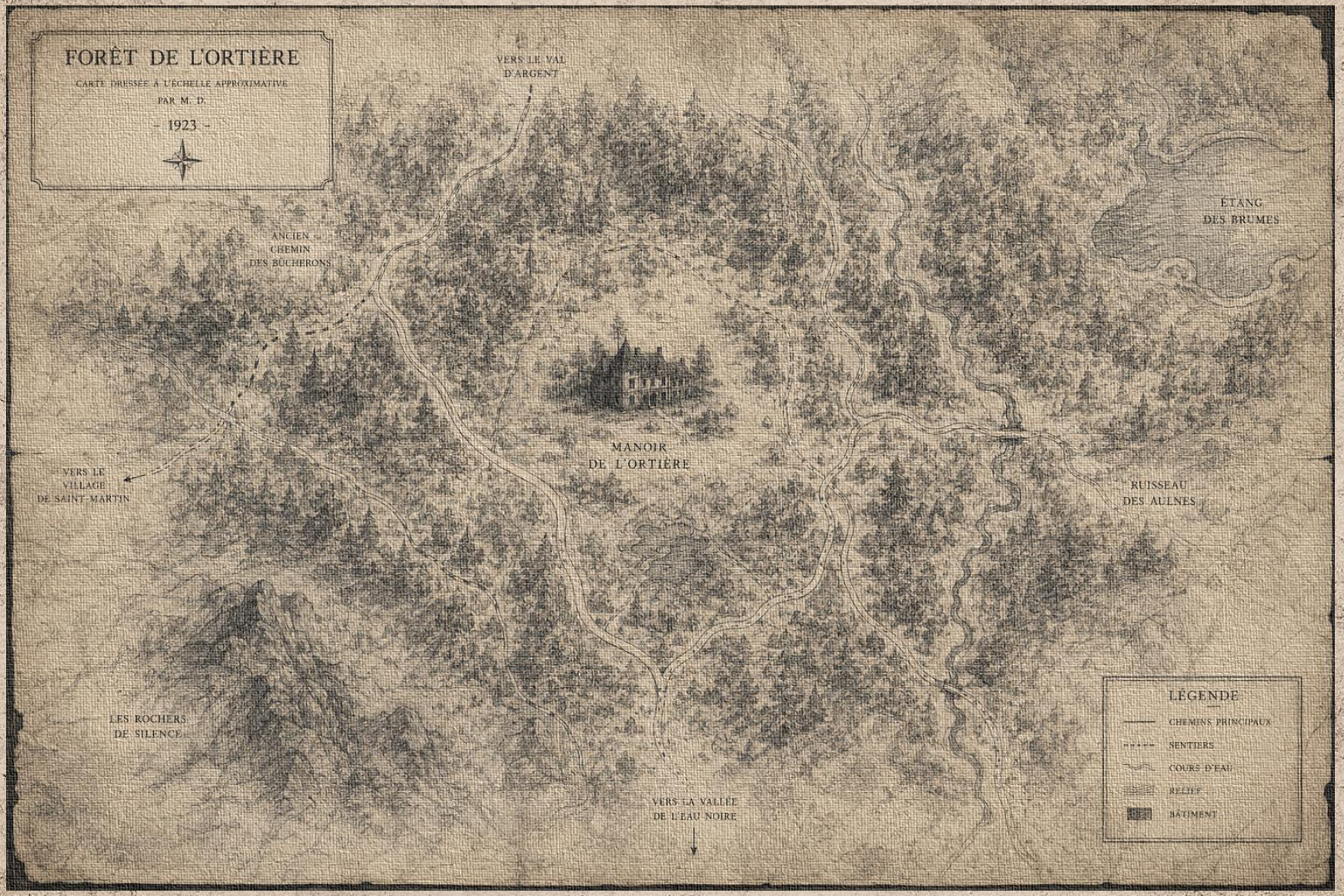
Leurs regards avaient changé.

Personne ne parla.

Je compris alors que ce n'était plus moi qu'ils écoutaient. C'était le manoir.

Puis Victor demanda :

« Où est-ce ? »


FORÊT DE L'ORTIÈRE
CARTE DRESSÉE À L'ÉCHELLE APPROXIMATIVE
PAR M. D.
- 1923 -
VERS LE VAL D'ARGENT
ANCIEN CHEMIN DES BÛCHERONS
ÉTANG DES BRUMES
MANOIR DE L'ORTIÈRE
VERS LE VILLAGE DE SAINT-MARTIN
RUISSEAU DES AULNES
LES ROCHERS DE SILENCE
VERS LA VALLÉE DE L'EAU NOIRE
LÉGENDE
CHEMINS PRINCIPAUX
SENTIERS
COURS D'EAU
RELIEF
BÂTIMENT

Chapitre II

La part du mystère

« Il est grand temps de rallumer les étoiles. »

APOLLINAIRE, *Les Mamelles de Tirésias*

Je regrettai déjà d'avoir parlé.

Ou peut-être était-ce autre chose que du regret. Le sentiment étrange d'avoir ouvert quelque chose qui ne devait pas l'être.

J'eus un petit rire nerveux.

« Au cœur de la forêt. À deux heures de marche environ. »

Personne n'approuva. Personne ne refusa non plus.

Quelqu'un dit, presque trop vite, comme si la réponse avait été décidée avant la question :

« Pendant les vacances alors. »

La décision fut prise ainsi. Presque sans parole. Sans serment. Quelque chose nous avait entendus.

Les examens vinrent d'abord. D'interminables journées où la lumière mourrait avant nous. Des salles d'études trop exiguës à l'odeur de papier séché. Puis décembre. L'université se vida peu à peu. Des guirlandes pulsaient avec obstination. Par moments montaient des rires, des portes qui claquaient, le roulement pressé des valises. Les étudiants partaient. Nous, nous préparions le départ.

Puis il n'y eut plus de raison d'attendre.

J'ignore encore à quel moment il aurait été possible de revenir en arrière. Aucun de nous ne parla de renoncer.

De ce jour ne me reste qu'une impression : l'arrivée.

Pas un souvenir net mais plutôt une suite d'images disjointes, comme si le lieu refusait de se laisser fixer entièrement.

Le chemin n'était d'abord pas visible. Il apparaissait par fragments, entre les troncs, sous une couche de givre. Là où la végétation s'était retirée, la terre affleurait, sombre, presque noire. Au loin, les échos des bêtes marchant sur la terre gelée provoquaient des craquements sinistres. On aurait dit que la forêt s'était ouverte par endroits, sans qu'on sache depuis quand.

Le froid avait tout simplifié.

Les branches basses ne retenaient plus rien. Les ronces, figées, cédaient au moindre contact. Même l'air semblait plus clair, comme lavé de ce qui, en d'autres saisons, l'alourdissait. Rien ne résistait vraiment. Rien ne guidait non plus.

J'avançais lentement, attentif à ces absences.

C'est ainsi que je le vis.

Mathieu était déjà là. Assis à quelques mètres du ruisseau, sur une pierre à moitié prise dans la glace, il regardait l'eau immobile d'un air absent. Son vélo était posé plus loin, contre un tronc, comme abandonné sans précaution. Il avait dû arriver depuis un moment.

Je m’arrêtai.

Il ne se retourna pas tout de suite. Ou peut-être avait-il déjà remarqué ma présence. Avec lui, on ne savait jamais très bien. Il avait cette manière d’occuper un lieu comme s’il y appartenait déjà, comme si rien ne pouvait réellement le surprendre.

Ici, la forêt n’avait pas le même sens pour lui. Ce n’était ni un obstacle, ni un refuge. Plutôt un ensemble de passages dont lui seul connaissait les lignes.

Il finit par tourner la tête. Pas un salut. Pas un sourire. Juste un regard bref, suffisant.

Je m’approchai sans parler.

Le ruisseau, à nos pieds, s’était figé pendant la nuit. Une pellicule de glace, mince mais continue, retenait l’eau dans une étrange immobilité. Sous la surface translucide, quelque chose apparaissait par endroits. Une forme sombre, imprécise, arrêtée dans son mouvement.

Je ne cherchai pas à distinguer.

Le silence était différent ici. Plus dense que dans le reste de la forêt, comme si les sons eux-mêmes hésitaient à s’y aventurer. Aucun vent ne traversait les branches. Même nos pas semblaient s’interrompre avant d’atteindre le sol.

Je restai à l'orée.

Derrière moi, le chemin se confondait déjà avec le reste du sous-bois. Ce que j'avais suivi pour venir jusqu'ici n'était plus tout à fait visible.

Mathieu se leva enfin.

« Ils ne vont pas tarder. »

Sa voix ne portait pas. Elle se confondait tout particulièrement avec cet endroit, comme si elle avait été pensée pour.

Je hochai la tête. Nous attendîmes le reste du groupe.

Un silence pesant venait de s'installer.

Le jour tombait déjà sur la vallée lorsque je l'entendis. D'abord lointain, presque indistinct, puis de plus en plus net : un roulement rapide, irrégulier, qui heurtait le mutisme du lieu, tranchant avec l'immobilité de la forêt.

Les autres approchaient.

C'est Iris que je vis en premier.

Elle surgit entre les arbres, trop vite, comme si le chemin n'avait pas été prévu pour être suivi ainsi. Les branches basses accrochèrent ses manches sans la ralentir. Son vélo glissa sur la terre durcie avant de s'immobiliser dans un crissement bref.

« Enfin ! »

Elle posa un pied à terre, repoussa ses cheveux d'un air impatient, puis observa les lieux avec une curiosité presque légère. Rien, dans son attitude, ne semblait correspondre à tout ce qui nous entourait.

Là où nous étions arrêtés, elle avançait. Là où le silence pesait, elle parlait.

« C'est là ? »

Sa voix fit écho plus loin qu'elle ne l'aurait dû. Elle s'approcha doucement du ruisseau, pencha légèrement la tête.

« On dirait que tout est mort ici. »

Elle ne semblait pas inquiète. Presque amusée.

Mathieu ne répondit pas.

Je remarquai alors quelque chose d'étrange. Depuis son arrivée, le lieu avait changé de rythme. Comme si, un instant, la forêt avait cessé de retenir son souffle.

Les autres arrivèrent peu après. Le bruit des vélos s'interrompit un à un. Personne ne parla tout de suite. Certains restèrent en retrait tandis que d'autres s'approchèrent du ruisseau sans vraiment le regarder.

Je vis leurs regards glisser, hésiter, revenir toujours au même point – plus loin entre les arbres, là où le chemin reprenait. Personne ne demanda s'il fallait continuer. Notre groupe se mit en marche.

La grille apparut à travers les branches, au détour du chemin. De loin, elle semblait plus haute que dans mon souvenir. Deux piliers de pierre, fendus par le gel, soutenaient encore difficilement l'ensemble. Le fer, rongé par la rouille et le lierre, disparaissait presque sous la végétation. Pourtant, malgré les années et l'abandon, quelque chose persistait dans cette entrée. Une volonté d'ordre. Comme si le lieu refusait encore d'être entièrement repris par la forêt.

Nous étions arrêtés devant les grilles, immobiles sous la lumière pâle de l'hiver.

« C'est donc ça », murmura quelqu'un.

Le portail céda presque sans résistance lorsque Mathieu posa la main dessus. Le métal grinça brièvement, puis le silence revint aussitôt, plus dense qu'avant. Nous entrâmes.

L'allée serpentait lentement à travers les arbres. Sous nos pas, le gravier disparaissait par endroits sous la mousse humide et les feuilles gelées. Plus nous avancions, plus le manoir se découvrait.

D'abord les toits. Puis les hautes fenêtres. Puis la façade entière.

Même délabrée, la demeure conservait une allure imposante. Les différentes parties s'assemblaient sans véritable cohérence. Certaines fenêtres étaient étroites, presque austères, tandis que d'autres étaient démesurément hautes. Une tour carrée dominait l'aile gauche du bâtiment, une véranda effondrée s'enfonçait dans la végétation à droite. Rien ne s'accordait vraiment. Et pourtant, l'ensemble tenait encore.

« On dirait qu'ils ont construit ça plusieurs fois », dit Iris. Sa voix paraissait déplacée, ici.

Personne ne répondit.

Plus nous approchions, plus le lieu semblait perdre son apparence de ruine. Les fenêtres noires reflétaient faiblement la lumière du jour. Certaines étaient encore intactes. Derrière l'une d'elles, je crus distinguer un rideau. Puis plus rien.

Nous longeâmes la façade à la recherche d'une ouverture. Les murs disparaissaient entièrement sous les lierres. Par endroits, les racines avaient déplacé les pierres elles-mêmes, comme si la forêt tentait lentement de désassembler le bâtiment. Mathieu finit par s'arrêter près d'une fenêtre du rez-de-chaussée.

« Là. »

Une caisse métallique renversée gisait contre le mur. Nous l'utilisâmes pour atteindre l'ouverture. Le bois du cadre céda sous la pression avec un craquement sec.

Je passai le premier. Mes yeux eurent du mal à s'habituer à l'obscurité. Puis les formes émergèrent lentement. Un vaste hall, opulent, somptueux dans son immobilité.

L'odeur du vieux cuir et du bois humide flottait encore dans l'air, mêlée à celle de la poussière froide. Des manteaux décomposés pendaient toujours au mur près de l'entrée principale, réduits à des silhouettes informes sous une épaisse couche grise. Une cheminée monumentale décorait la pièce. Au-dessus, un portrait noirci par le temps avait perdu son visage. Tout semblait figé. Mais pas vraiment abandonné.

Interrompu.

Les autres nous rejoignirent un à un à l'intérieur. Le plancher grinçait doucement sous nos mouvements. À certains endroits, l'humidité avait fait gondoler le bois.

« J'espère qu'on ne va pas traverser le sol », souffla Iris avec un sourire. Même sa voix semblait moins assurée, désormais.

Nous avançâmes lentement à travers les premières pièces. Un salon se succédait à un autre, tous recouverts de draps jaunis, de bibliothèques effondrées ou de meubles déplacés sans logique apparente. La pluie commença à frapper les vitres derrière nous.

Le bruit, presque étouffé, résonnait dans toute la demeure.

La salle à manger se trouvait au bout d'un long couloir. Ce fut d'abord la table qui attira notre attention. Une immense table de chêne, étroite et anormalement longue, occupant presque toute la pièce. Les chaises étaient disposées avec une régularité excessive, espacées exactement de la même manière.

Aucune vaisselle. Aucun couvert. Rien qui n'évoque réellement un repas.

Les fenêtres, hautes et étroites, étaient renforcées par des barreaux discrets que l'on ne remarquait qu'en s'approchant. Les tapisseries représentant des scènes de chasse avaient noirci avec le temps. Sous la lumière déclinante, les silhouettes brodées semblaient déformées.

« Les barreaux sont à l'intérieur », dit doucement Louise. Personne ne chercha à la contredire.

Nous poursuivîmes l'exploration. Très vite, les pièces commencèrent à se ressembler. Même papier peint fané. Même odeur de renfermé. Même disposition des couloirs.

Par moments, j'avais l'impression de reconnaître un endroit déjà traversé quelques minutes plus tôt. Une fissure dans un mur. Une horloge arrêtée. Un fauteuil renversé.

Le manoir semblait s'organiser autour de répétitions discrètes, comme si certaines parties du bâtiment avaient été reproduites à l'identique.

Nous nous dispersions sans vraiment nous éloigner. Des voix réapparaissaient parfois au détour d'un couloir, étouffées par les murs et la pluie. Puis Mathieu nous appela depuis l'étage.

Le grand escalier montait dans une obscurité presque complète. Sa rampe tordue dessinait une courbe irrégulière qui disparaissait vers le haut. L'étage était immédiatement différent. Les couloirs y étaient plus étroits. Plus sobres aussi. Le bois laissait place à des murs pâles, presque nus. Et surtout, chaque porte portait un numéro. Aucune décoration. Aucun nom. Seulement des chiffres peints en noir.

Certaines portes étaient verrouillées. D'autres entrouvertes sur des pièces vides où ne subsistaient qu'un lit métallique, une chaise ou un lavabo fissuré. Le silence semblait plus lourd ici.

Au bout du couloir se trouvait un petit bureau sans fenêtre. La pièce était étroite, presque étouffante. Des étagères couvertes de dossiers tapissaient les murs du sol au plafond. Une lampe renversée occupait encore le centre du bureau, comme si quelqu'un l'avait quittée précipitamment.

Victor s'approcha des documents. Le papier craqua sous ses doigts.

« Regardez ça. »

Les papiers étaient classés par numéros. Pas par noms.

À l'intérieur, la plupart des pages avaient été rongées par l'humidité. L'encre s'effaçait par endroits. Pourtant, certains fragments restaient lisibles.

« Sujet 4 : réactions émotionnelles diminuées après isolement prolongé. Persistance de souvenirs parasites malgré le protocole. Le patient refuse désormais d'utiliser son prénom d'origine. »

Je sentais la pluie battre contre le toit au-dessus de nous. Louise prit un autre dossier.

« Qui décidait des numéros ? »

Personne ne parla. Au fond d'une armoire métallique entrouverte, Iris découvrit une boîte de photographies. Elle en sortit une lentement. Tous les clichés semblaient pris dans la même pièce. Les sujets apparaissaient seuls, assis face à l'objectif, les mains posées sur les genoux. Certains regardaient directement l'appareil. D'autres semblaient fixer quelque chose hors du cadre. Sur plusieurs photographies, les visages avaient été grattés avec violence. Comme si quelqu'un avait voulu les effacer.

Derrière nous, un bruit résonna dans le couloir. Nous levâmes tous les yeux au même instant. Le couloir était vide.

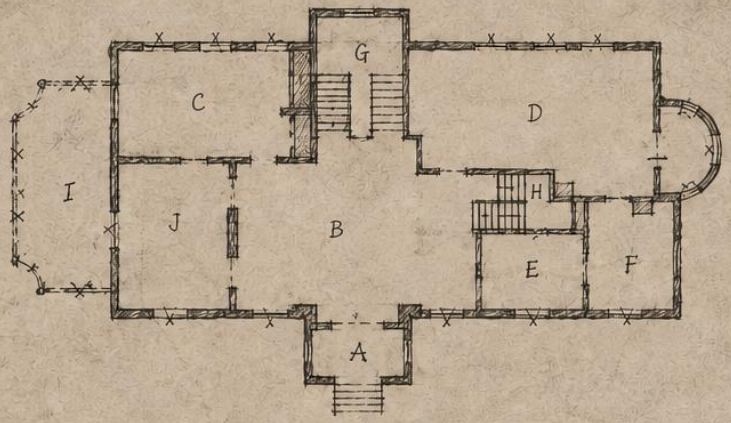
Le manoir n'était pas resté immobile pendant que nous l'explorions.

Manoir de l'Ortière

Plan dessiné de mémoire

— M. D. —

Rez-de-chaussée



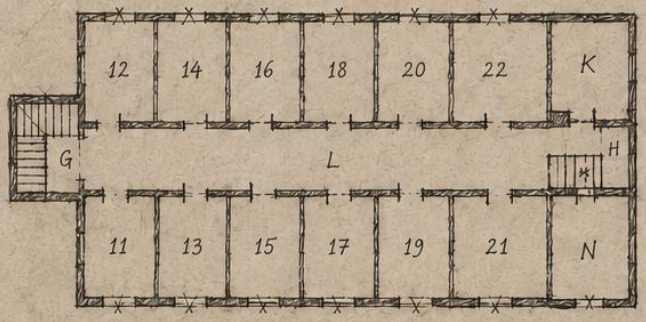
Notes :

- Nombreuses pièces fermées à clé à l'étage.
- Odeur de moisi et de vieux cuir partout.
- Sensation d'être observés.
- Le manoir semble plus grand à l'intérieur qu'à l'extérieur.

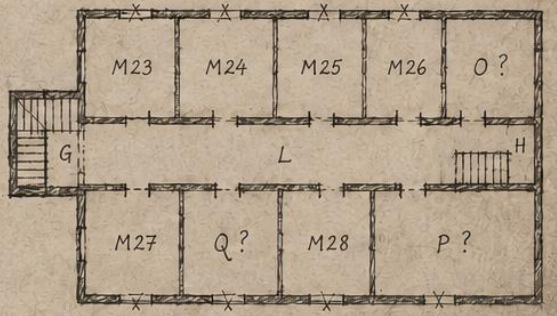
A. Entrée principale
B. Grand Hall
C. Salon
D. Salle à manger
E. Bibliothèque
F. Cuisines
G. Escalier principal
H. Escalier de service
I. Véranda (effondrée)
J. Petit salon
K. Bureau
L. Couloir des chambres
M. Chambres numérotées
N. Bureau sans fenêtre
O. Salle d'observation ?
P. Salle insonorisée ?
Q. Pièce verrouillée

x = Fenêtre
▨ = Porte

1er étage



2ème étage



Chapitre III

Les leçons de l'abandon

« Les Aubes sont navrantes,

Toute lune est atroce et tout soleil amer. »

RIMBAUD, *Le bateau ivre*

La séparation se fit naturellement. Personne ne proposa de rester ensemble. Personne ne posa de question. Comme si le manoir avait lentement dissous quelque chose entre nous.

Je décidai de quitter la pièce à mon tour, guidé par ce bruit étrange entendu quelques minutes plus tôt. Une vibration sourde, presque organique, qui semblait provenir des profondeurs de l'aile ouest. La bibliothèque se trouvait dans cette direction. J'ignorais pourquoi, mais cette idée s'était imposée à moi avec une certitude absurde : quelque chose m'y attendait.

Derrière moi, Louise demeura parmi les photographies effacées. Elle les examinait une à une avec une concentration silencieuse, comme si certains visages tentaient encore de survivre sous les couches du temps. À plusieurs reprises, je la vis froncer les sourcils, hésiter, approcher une image de la lumière vacillante de sa lampe. Elle croyait reconnaître quelqu'un.

Mathieu, lui, avait déjà disparu vers la tour nord. Avant de partir, il avait simplement murmuré : « Je connais cette pièce… »

Je ne lui avais pas demandé ce qu'il voulait dire. Sa voix suffisait à me convaincre qu'il valait mieux ne pas insister. Quant à Iris, elle poursuivait son exploration avec cette exaltation fébrile qui lui était propre.

Chaque porte étroite, chaque passage dérobé semblait nourrir davantage sa fascination. Là où nous ressentions une oppression croissante, elle paraissait trouver une forme d'émerveillement presque inquiétante.

Puis le silence s'installa. Un silence imparfait, traversé seulement par des pas lointains, des voix étouffées, des craquements diffus dans la charpente. Tout résonnait étrangement ici. Les sons semblaient voyager à travers les murs avant de revenir déformés, comme les échos d'un tunnel sans fin. Je continuai pourtant d'avancer.

Le couloir menant à la bibliothèque me parut plus étroit que dans mon souvenir. Les tapis rongés par l'humidité étouffaient mes pas. L'air lui-même semblait s'alourdir à mesure que j'approchais. Je voulais comprendre.

Depuis notre arrivée, cette obsession grandissait silencieusement en moi. J'étais persuadé qu'il existait quelque part dans ce manoir une réponse rationnelle à toute cette folie. Un document oublié. Un nom. Une explication capable de réduire cette atmosphère à quelque chose de logique, de tangible. Mais au fond de moi, une autre pensée commençait déjà à émerger.

Et si le mystère du manoir ne venait pas de ce qu'il cachait… mais de ce qu'il provoquait ?

Lorsque j'atteignis enfin les hautes portes de la bibliothèque, je réalisai que je n'entendais plus personne.

Nous avions fini par nous isoler volontairement. Chacun poursuivait désormais son propre mystère.

Je demeurai, quelques secondes, immobile devant la porte close. Puis un souvenir ancien émergea. Un poème que j'avais lu autrefois, sans jamais vraiment le comprendre :

« Si chaque jour tombe dans chaque nuit,

il existe un puit où la clarté se trouve enclose.

Il faut s'asseoir sur la margelle du puit de l'ombre,

pour y pêcher avec patience,

la lumière qui s'y perdit. »

Ces mots résonnaient ici avec une justesse troublante. Le manoir tout entier semblait construit autour de cette idée : quelque chose avait sombré dans l'obscurité… et attendait depuis des années qu'on vienne le retrouver.

Je poussai finalement la porte.

Une odeur de poussière ancienne envahit immédiatement mes poumons. La pièce baignait dans une pénombre laiteuse où flottaient d'innombrables particules éclairées par les rares rais de lumière traversant les grandes fenêtres. Pendant un instant, j'eus l'impression d'entrer dans un lieu abandonné hors du temps.

Je me frottai les yeux avant d'ouvrir l'un des battants pour laisser entrer l'air extérieur. Mais l'air avait changé. L'odeur sèche des chênes et des feuilles mortes avait disparu. À sa place flottait désormais une humidité lourde, presque souterraine. Une odeur de pierre mouillée. De grotte. Pourtant, au loin, j'apercevais encore le soleil au-dessus de la forêt. Je m'approchai davantage de la fenêtre.

Le portail du domaine était fermé. Je restai figé. J'étais pourtant certain que nous l'avions laissé ouvert. À moins que l'un de nous… Non. Cette simple idée suffit à faire naître un frisson dans ma nuque. Je reculai lentement et reportai mon attention sur la bibliothèque.

Étrangement, malgré le malaise grandissant qui pesait sur le manoir, cette pièce paraissait presque accueillante. Ses hautes fenêtres, ses étagères infinies et la chaleur étouffante qui y régnait contrastaient violemment avec les couloirs étroits et les pièces oppressantes que nous venions de traverser. Et pourtant, mon cœur battait toujours aussi fort. Je commençai à parcourir les rayonnages.

Des centaines d'ouvrages reposaient là, recouverts d'une épaisse couche de poussière. Je m'attendais à découvrir des traités scientifiques oubliés, des essais philosophiques, des recherches anciennes sur la perception ou la mémoire.

Je saisis finalement un livre au hasard.

Sa couverture de cuir était dépourvue du moindre titre. Seulement un chiffre. Je retirai lentement la poussière du revers de la main avant d'ouvrir l'ouvrage. Les premières pages étaient remplies de suites numériques. Des matricules. Des dates. Puis venaient des annotations rédigées d'une écriture méthodique, froide, presque clinique. Je parcourus plusieurs lignes avant de m'arrêter brusquement.

« Dispositif de contrôle de la perception, essai n°5. Absence de réflexes cognitifs. Lobe temporal endommagé. Patient condamné. »

Je relus plusieurs fois la phrase. Patient condamné. Le mot semblait irréel dans un lieu pareil. Qui étaient ces patients ? Combien étaient-ils ? Et surtout… qui menait ces expériences ?

Un cri déchira soudain le silence. Un cri de femme. Strident. Bref. Terriblement proche. Le livre m'échappa presque des mains.

Je le refermai aussitôt avant de quitter précipitamment la bibliothèque. Mes pas résonnèrent dans le couloir tandis que je tentais de retrouver l'origine du bruit.

« Iris ?! »

Aucune réponse. Seulement ce silence oppressant.

Je traversai plusieurs pièces plongées dans l'obscurité avant d'entendre des voix plus loin, derrière un salon noyé dans la pénombre. Je ralentis instinctivement. Au fond de la pièce, Victor et Mathieu se tenaient devant une porte verrouillée. Une vieille carte froissée était étalée entre leurs mains tandis qu'ils tentaient visiblement de forcer la serrure.

Ils ne semblaient rien avoir entendu.

« Vous avez entendu ce cri ? » demandai-je.

Ils se tournèrent vers moi sans répondre immédiatement. Le visage de Mathieu avait changé. Il semblait épuisé. Ou absent. Puis, dans un craquement brutal, la serrure céda enfin. La porte s'ouvrit lentement dans un grincement strident. Un courant d'air glacé traversa aussitôt le couloir. Nous échangeâmes un regard avant d'entrer. La pièce paraissait d'abord parfaitement ordinaire. Un simple bureau. Un fauteuil. Une lampe. Quelques étagères. Rien de plus.

Mais très vite, certains détails commencèrent à troubler cette apparente normalité. Les murs étaient couverts de portraits inconnus. Des montres, des bijoux, des carnets et divers objets personnels reposaient soigneusement alignés sur les étagères, comme les éléments d'une collection méthodique.

Et sur chacun d'eux était accroché un numéro. Un matricule. Le même que dans les registres de la bibliothèque.

Je m'approchai lentement d'un collier de perles dont l'étiquette jaunie indiquait 1906. Plus loin, un carnet portait la date de 1917. Une montre arrêtée affichait quant à elle 1928. Puis mon regard s'arrêta sur une dernière étagère. L'étiquette y était encore suspendue. 1939. Mais l'objet auquel elle appartenait avait disparu. Quelque chose se trouvait là autrefois. Quelque chose d'assez important pour être conservé avec tous les autres.

Autour de nous, le silence redevint total. Et pour la première fois depuis notre arrivée, je compris que le manoir ne cherchait peut-être pas à cacher ses secrets. Il voulait simplement que quelqu'un les retrouve. Je ne sais plus qui referma l'armoire le premier. Le bruit métallique résonna brièvement dans la pièce, puis le calme revint aussitôt, plus lourd encore qu'avant. Personne ne parlait. Les photographies demeuraient éparpillées sur le bureau sous la lumière pâle de nos lampes.

Iris avait cessé de bouger. Quelques minutes plus tôt encore, elle traversait les couloirs avec cette agitation nerveuse qui semblait tenir le manoir à distance. Désormais, elle restait immobile près de la porte, les bras croisés, les yeux fixés sur le mur opposé comme si elle écoutait quelque chose que nous n'entendions pas.

Victor continuait à parcourir les dossiers. Très lentement. Comme s'il cherchait moins des réponses qu'une preuve supplémentaire.

Louise, elle, observait les photographies une à une. Elle les retournait parfois entre ses doigts, examinant les annotations au dos, les dates, les numéros presque effacés par le temps. Au dos d'un cliché, quelqu'un avait écrit quelques mots à l'encre noire. L'écriture tremblait légèrement : « Le sujet affirme reconnaître les lieux malgré l'absence de souvenir préalable. »

Personne ne commenta. Je relevai lentement les yeux vers le reste de la pièce. Les étagères montaient jusqu'au plafond. Des centaines de dossiers y étaient encore rangés dans un ordre presque obsessionnel. Certains avaient gonflé sous l'humidité tandis que d'autres semblaient intacts, protégés de la poussière comme si quelqu'un les avait manipulés récemment.

Cette idée me traversa brutalement. Je regardai autour de moi sans trop savoir pourquoi. Le bureau paraissait inchangé. Et pourtant, quelque chose me troubla soudain. Une impression infime. Presque absurde.

La porte. J'aurais été incapable de dire ce qui différait exactement, mais j'eus la certitude étrange qu'elle n'était pas dans la même position quelques minutes plus tôt. Je ne dis rien.

La pluie avait cessé. Je m'en rendis compte à cause du silence. Depuis combien de temps étions-nous là ? Impossible de le savoir réellement.

Nous ressortîmes sans vraiment nous concerter. Personne ne proposa de rester. Personne n'évoqua ce que nous avions trouvé. Nous traversâmes les couloirs en sens inverse, les pièces répétées, le hall opulent figé dans son immobilité. Le plancher grinça une dernière fois sous nos pas.

Dehors, la lumière avait changé. Le jour était tombé plus vite qu'il n'aurait dû. La pluie avait cessé. L'air sentait la terre froide et les feuilles mortes.

Le portail était ouvert. Personne ne fit de remarque.

Nous reprîmes l'allée en silence, les vélos à la main. Le gravier disparaissait sous la mousse comme à l'aller. Mais quelque chose avait changé dans notre façon de marcher. Plus lents. Plus séparés. Comme si la distance entre nous s'était installée à l'intérieur avant de se manifester dehors.

Iris était silencieuse. Je ne lui demandai pas pourquoi elle avait crié. Elle ne m'en parla jamais.

Je repense souvent à cette étiquette vide. 1939. L'objet disparu. Quelqu'un était venu avant nous. Quelqu'un avait pris ce qui se trouvait là. Ou peut-être l'avait-on emporté dans la précipitation, au moment où tout s'était interrompu. Je ne le saurai jamais.

Ce qui me trouble davantage, c'est autre chose.

Ce n'est pas ce que nous avons découvert dans ce manoir. C'est ce que nous n'avons pas cherché à comprendre. Les dossiers classés par numéros. Les photographies grattées. Les chambres sans noms. Nous avions sous les yeux les traces d'une violence faite à des personnes : effacer leur prénom, leur visage, leur existence, et nous nous sommes demandé qui menait les expériences. Jamais qui en étaient les victimes.

Nous étions cinq. Nous étions jeunes. Nous pensions que comprendre suffisait à être quitte.

Des années ont passé. Nos chemins se sont séparés comme ils le font toujours : doucement, sans rupture franche, jusqu'à ce que les silences durent plus longtemps que les nouvelles. Je me souviens encore des visages. Mais certains prénoms me résistent maintenant, flottent quelques secondes avant de revenir, ou ne reviennent pas.

La mémoire défaillante se trouble et se fragmente. C'est ainsi que naissent les légendes.

J'écris ces pages depuis longtemps déjà. Je ne sais pas exactement pour qui. Peut-être pour retrouver ce que le lieu a pris. Peut-être parce que l'écriture est la seule façon que j'ai trouvée de ne pas laisser s'effacer ce qui méritait d'être retenu.

Ou peut-être, et c'est ce que je crains le plus, parce que je n'ai jamais vraiment quitté ce manoir. Aucun de nous ne repartit vraiment de ce lieu.